

STÉPHANE  
HESSEL

**Ô MA MÉMOIRE**

*la poésie, ma nécessité*

Stéphane  
**HESSEL**

Seuil



# Ô ma mémoire

LA POÉSIE, MA NÉCESSITÉ



*Stéphane Hessel*

# Ô ma mémoire

LA POÉSIE, MA NÉCESSITÉ

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, boulevard Romain-Rolland Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN : 978-2-02-137258-8  
(ISBN 1<sup>re</sup> publication : 978-2-02-087393-2)

© Éditions du Seuil, mai 2006, pour le texte de Stéphane Hessel  
et la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# LA POÉSIE, MA NÉCESSITÉ

*Mon beau navire ô ma mémoire  
Avons-nous assez navigué*

Guillaume APOLLINAIRE





Quatre-vingt-huit. 88. Chiffres doubles dont chacun, placé horizontalement, figure la plus implacable des apories : l'infini. Je les perçois aujourd'hui comme un appel, puisqu'ils correspondent au cap que je viens de franchir, celui de mes quatre-vingt-huit ans.

Il est temps de m'interroger sur ce qui vit en moi de plus significatif. Sur ce qui, par-delà mes engagements biographiques liés aux circonstances de l'histoire, à la profession de diplomate, à ce sentiment de responsabilité pour un monde en péril, constitue le fond de ma confiance en moi : le goût de la poésie.

Il s'agit bien d'un goût, non d'une œuvre. Attirance pour les poèmes des autres, pour tous ceux que j'ai appris, qui enrichissent ma mémoire, que je retrouve avec un plaisir toujours neuf, que j'ai hâte de me réciter à moi-même pour scander les étapes de mes journées ou de réciter aux autres, avec la fierté de les savoir par cœur et la hantise d'en avoir oublié un mot, un vers, une strophe.

Ainsi le désir est né en moi, à la fois brusque et impérieux comme tout vrai désir, mais ensuite hésitant et intimidé, de communiquer à d'improbables lecteurs ma longue expérience de l'émotion poétique et aussi la sorte de liberté que cette émotion distille lorsque l'on atteint le seuil de la mort.

Car au goût de la poésie s'est associé en moi celui de la mort, comme de l'expérience suprême de la vie, non pour la fuir, mais pour l'accomplir, de même que l'on va sans

angoisse, mais au contraire avec gratitude, jusqu'au terme d'une œuvre où figure comme dernier mot le mot « fin ».

Je possède trois langues, le français, l'anglais et l'allemand. Il y a dans ma mémoire une centaine d'œuvres écrites dans l'une ou l'autre de ces trois langues par une trentaine de poètes. J'en ai choisi quatre-vingt-huit qui figureront dans la deuxième partie de ce livre. Européen à la culture trilingue, je propose à mes semblables de les accueillir sans avoir besoin de traducteur ni de guide. Aux autres, purs francophones, sont destinées les correspondances, en troisième partie de ce volume.

Ici, mon projet est de parcourir avec eux toutes les étapes d'une vie dont ces poèmes ont été la plus nécessaire des ressources.

Leur accumulation dans une mémoire très sélective a commencé il y a plus de quatre-vingt-cinq ans et se poursuit encore, c'est là ma joie et mon privilège. Mais il est temps d'en tirer profit. J'ai voulu un moment prendre pour titre ou pour sous-titre « La poésie au seuil de la mort », non pour effrayer mais au contraire pour rassurer mes lecteurs : il s'agit d'un seuil accueillant !

Et d'entrée de jeu – expression très française dont je cherche en vain l'équivalent dans mes deux autres langues – j'ai voulu interroger ce mot de « seuil », réalité troublante et nostalgique, qui se dit en allemand *Schwelle* et en anglais *threshold*. En français c'est un lieu, un moment d'accueil, où l'on se sent protégé et presque retenu. En allemand c'est un mouvement, un pas d'abord vers le haut puis vers le bas, un franchissement. En anglais c'est une forte poussée en avant qui sera reçue de l'autre côté et retenue avec soin.

Né à Berlin au cœur de la Première Guerre mondiale d'un père écrivain, traducteur, poète, d'une mère de lignée prus-

sienne, j'y ai vécu les sept premières années de ma vie. De l'un et de l'autre les flux poétiques m'ont envahi très jeune. Franz avait consacré toute sa jeunesse aux Muses. Il avait pu, grâce à la fortune d'une famille d'origine juive polonaise établie en Allemagne depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mener la vie d'un amoureux des poètes, de Stefan George à Munich, de Guillaume Apollinaire à Paris, où il avait rencontré ma mère en 1910. Il ne s'était pas intéressé à la culture juive à laquelle sa famille avait appartenu, mais dont, comme beaucoup de ses pareilles, elle n'avait pas imprégné ses enfants, baptisés et germanisés. La religion de mon père était la Grèce antique et il me lisait sa traduction de l'*Odyssee* pour tester sur l'oreille d'un bébé de deux ans l'impact de sa description d'Ulysse éborgnant Polyphème. Ai-je vraiment vomi, comme le veut la légende familiale ?

Helen, amoureuse de la langue anglaise parlée par une partie de sa famille, éprise en particulier d'Edgar Allan Poe, me fit apprendre par cœur le court poème qui porte son nom : « Helen » [39]<sup>1</sup>. Ni Hélène, ni Helena, c'est ainsi qu'elle a toujours orthographié son prénom pour prendre des distances avec sa famille bourgeoise, traditionaliste aux générations précédentes, celles qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, avaient donné des architectes aux rois de Prusse et aux empereurs d'Allemagne. *Königliche und Kaiserliche*. Inutile de préciser que j'ai récité ces quinze vers juvéniles et pathétiques de Poe de façon purement auditive sans encore en comprendre le sens.

L'épisode des relations de Franz et de Helen en triangle avec leur ami, l'écrivain français Henri Pierre Roché, dont celui-ci a tiré un roman et Truffaut un film, devait inciter mes

---

1. Les chiffres entre crochets renvoient au numéro du poème dans la Trilingologie poétique et, le cas échéant, à sa traduction dans la dernière partie de ce livre.

parents à s'installer à Paris en 1924. J'avais sept ans, ne connaissais pas un mot de français, mais avais déjà la mémoire chargée de toute une gamme de poèmes allemands, appris moins à l'école qu'à la maison, en partage et en rivalité avec mon frère aîné, Ulrich, angélique de patience envers son cadet turbulent. Notre père dirigeait une revue où il publiait notamment les poèmes d'un de ses jeunes amis, Rudolf Borchardt. La revue s'appelait *Vers und Prosa* et le poème qui s'est profondément incrusté dans ma mémoire, qui y occupe encore une place privilégiée, est intitulé « Melusine » [75]. Parmi les poètes favoris de mon père dont les vers peuplaient déjà notre mémoire il y avait plus de place pour Brentano, Arnim, Platen, Morgenstern, Hölderlin, Hofmannsthal et Rilke, que pour Goethe, Schiller et même Heine, jugés sans doute trop scolaires.

J'abordai donc l'école communale de Fontenay-aux-Roses avec l'allégresse d'un petit Berlinois rendu amoureux de la France par les trois côtés du triangle familial, et je n'eus de cesse que d'engranger, dans cette mémoire déjà chargée et fière de sa capacité d'accueil, les fables de La Fontaine et les ballades de François Villon. Aujourd'hui je m'aperçois que plus ces vers allemands et français ont séjourné longtemps dans ma mémoire, plus j'ai plaisir, plus j'éprouve d'émotion à aller les y chercher et à les y retrouver intacts.

J'ai plus de mal à y faire place à un court poème découvert il y a moins de dix ans en feuilletant l'édition – bien tardive – des œuvres complètes de mon père. Je ne connaissais pas son œuvre poétique. Elle n'était pas valorisée dans notre famille où il passait d'abord et avant tout pour un remarquable traducteur en langue allemande des grands écrivains français : Balzac, Marcel Proust, Albert Cohen, Julien Green, Jules Romains, Baudelaire. Ses romans, ses nouvelles lui

avaient valu une place dans les lettres des années vingt comme *Meister der kleinen Form*, maître de la forme brève, hommage ambigu qui n'a permis que bien après sa mort, à Sanary-sur-Mer en 1941 à l'âge de soixante ans, au remarquable germaniste Bernd Witte de lui rendre sa place d'écrivain et de poète. C'est donc plus de cinquante ans après sa mort que j'ai appris par cœur « Rotes Laub » [76], qui figure dans le cinquième volume des œuvres intitulé *Lyrik und Dramatik*. En voici les quatre derniers vers qui m'amènent à identifier à l'automne – saison poétique par excellence – ce père trop mal connu :

*Nun streut der Herbst mir Blätter auf die Schwelle  
Wie hast Du dir, in Qual und Pracht*

*Wie hast Du uns, schwermütiger Geselle  
Das arme Ende bunt gemacht?*

Nul doute que si j'ai tout de suite appris par cœur les huit vers de ce poème que vous trouverez dans la « Trilingologie poétique », en deuxième partie de mon livre, c'est d'abord par affection filiale. Mais c'est aussi parce que j'y trouve cette pointe d'émoi dont j'ai appris le sens en lisant *La Chambre claire* de Roland Barthes. Dans cette étude, lumineuse au sens propre du terme, que Barthes consacre à la photographie, il introduit une distinction qui m'est devenue précieuse : il traite de la manière dont des photographies sont regardées. D'abord comme on consulte un document. Cette façon de regarder, il l'appelle « studium ». Puis un détail arrête le regard et met en contact l'œil et le cœur. Cela, il l'appelle « punctum ». Cette photo, cette facette de la photo, le « point », elle est « poignante ».

Cette expérience s'applique à mes contacts avec la poésie. Par exemple, lorsque je feuillette une anthologie ou un volume

contenant l'œuvre d'un poète, je suis capable de lire assez longtemps et avec un vrai plaisir. Mais le besoin d'apprendre par cœur ne survient qu'exceptionnellement. Et lorsqu'il survient, ce n'est pas, en général, le poème dans son ensemble qui le déclenche, mais la lecture d'un ou deux vers, d'une strophe ou même seulement le choc de quelques syllabes. Alors, comme dit Barthes, je suis « point ».

Dans le court poème de mon père, la juxtaposition du mot *Schwelle* et de *schwermütiger Geselle*, qui lui apporte la rime décisive, fait pour moi jaillir l'étincelle et teint en rouge la venue de l'automne, l'approche de la mort. Et puis aucun adjectif ne convient mieux à mon père dans l'image que j'ai de lui que celui qu'il attribue à l'automne : *schwermütig*, littéralement « d'humeur lourde », moins négatif que « mélancolique », à vrai dire intraduisible et pourtant bien propre à caractériser ce que j'ai vécu de Franz de plus paternel, antidote à l'enthousiasme maternel, antidote précieux pour les combiner dans l'émotion poétique.

J'ai ressenti le même besoin de retenir et de réciter ce poème d'Edgar Poe qui porte le prénom de ma mère et qu'elle m'avait fait apprendre avant que je ne sache l'anglais, lorsque je l'ai retrouvé quelques années plus tard. J'en ai accueilli avec ferveur chacune des images et, plus encore, certaines des sonorités propres à la langue anglaise, comme par exemple à l'avant-dernier vers de la première strophe :

*The weary, way-worn wanderer*  
[Le voyageur lassé, usé par la route].

Mais aussi le vers invraisemblable entre tous de la part d'un adolescent :

*On desperate seas long wont to roam.*

Ce garçon de seize ans a parcouru longuement des mers sans espoir !

Le thème de ces quinze vers est l'un des plus fondamentaux de la poésie lyrique : la beauté d'une femme hypostasiée, comme investie d'un rôle en tant que telle dans l'imaginaire du poète – *thy beauty is to me*. Ce qui met le poète en relation avec les navires d'autrefois, ce qui pour lui évoque la gloire de la Grèce et la grandeur romaine, c'est la beauté toute particulière de cette figure féminine, avant même de l'avoir rencontrée, cette forme dans cette niche qui, au-delà de la chevelure, du visage, de l'allure de nymphe des eaux, symbolise pour lui l'âme et sa parenté avec la Terre sainte.

Pour moi, la source de mon émotion à héberger sans défaillance ces vers dans ma mémoire est plurielle. C'est ma mère Helen qui me les a d'abord appris, figure également hypostasiée. C'est enfant que je les ai engrangés, c'est un tout jeune adolescent qui les a composés. Et, les sachant par cœur, j'ai poussé plus loin, j'ai fait entrer dans ma mémoire, sans encore en comprendre tout à fait le sens, le plus célèbre des poèmes de Poe, « The Raven », « Le Corbeau » [40].

Bien des années plus tard, je suis tombé sur l'essai dans lequel Poe décrit la façon dont il a « manufacturé » ce poème, choisi les situations les plus propres à susciter la compassion, écartant les plus banales, ne retenant que les plus « troublantes », détectant les réitérations les plus obsédantes, le refrain le plus hautain, le tout sans faire appel à autre chose qu'au froid calcul, comme pour une énigme policière. J'y ai reconnu l'amère ironie de ce personnage bizarre. Je ne lui ai pas fait confiance. Non. Il n'a pas composé « Le Corbeau » en cynique, mais en amant désespérément passionné.

Fasciné par ce poète dont le nom est fait des trois premières lettres du mot *poésie*, j'ai appris ses poèmes par cœur avant d'avoir lu sa biographie, qui est tragique. A-t-elle appro-

fondi encore le lien qui me relie à lui ? Faut-il connaître sur un poète autre chose que ses vers ? Trop d'érudition altère-t-elle l'émotion ?

« Le Corbeau » me rappelle surtout les nuits sans sommeil dans le petit camp de concentration de Rottleberode dans le Harz où j'ai été enfermé de novembre 1944 à février 1945. Les bat-flanc où nous étions couchés à deux, parfois à trois, n'étaient pas propices à l'endormissement. Il fallait éviter de bouger, ne pas bousculer un voisin mort de fatigue et irritable, apprendre à dormir immobile sur le dos. Aucun poème ne m'a mieux aidé, dans cette position, que « Le Corbeau » dont les vers de huit pieds, en strophes symétriques, s'écoulaient sans grand effort de mémoire et dont le refrain *Nevermore*, qui a troublé Baudelaire et inspiré Mallarmé, peut faire émerger une forme de sérénité qui s'apparente au sommeil et en remplace les bienfaits.

Peu après la guerre, j'ai lu son « poème métaphysique en prose » avec le superbe titre *Eureka* et le commentaire qu'en a écrit Paul Valéry, qui me semble rendre au plus juste la fin que Poe s'est assignée dans cette œuvre unique : « L'instinct poétique doit nous conduire aveuglément à la vérité. » Guère moins que « Le Corbeau » d'Edgar Poe, « Le Cimetière marin » de Valéry [65], également harmonieux dans le déroulement de ses strophes, a joué pour moi ce merveilleux rôle d'« assou-pisseur » dans les baraques glaciales de Buchenwald, Schönebeck, Rottleberode et Dora.

Poésie et sensualité : *Sei nicht so sinnlich*, me disait Helen lorsqu'elle me voyait serrer mon pouce au creux de ma paume. « Ne sois pas si sensuel. » Je ne comprenais pas bien, mais j'y voyais plutôt un encouragement : le message d'une mère qui aimait à serrer son fils dans ses bras n'était-il pas une antiphrase ? Elle n'a pas manqué, en tout cas, de développer en



moi le goût de la poésie la plus sensuelle. Car si la poésie est immatérielle, elle a partie liée avec Éros au moins autant qu'avec Apollon, pour aimer l'appel à chacune des Muses.

Ayant commencé cette étude mnémorique par les quinze vers de Poe, vers d'un tout jeune homme adressés à une jeune inconnue, j'ai donc envie de poursuivre par la formule inverse, celle où une femme interpelle son amant, le long poème de Borchardt qui s'intitule « Melusine » [75], que je n'ai jamais cessé de faire revenir entre mes lèvres depuis l'âge où il a représenté pour moi une initiation à l'amour le plus sensuel.

Rien de plus excitant pour un garçon de douze ans que cet érotisme froid et cette revendication de l'assouvir sans avoir à répondre à la passion de l'âme. De tous les vers où la nymphe se défend de frustrer son amant, Guy de Lusignan, ceux qui me font encore fantasmer aujourd'hui sont :

*Wo tiefer Dich zu kühlen  
In mir verspart ich Dir den wildren Schoss  
Als diesen schwühlen ?*

En français on dirait : je ne t'ai refusé, pour t'y rafraîchir, nul sein plus profond que celui, fiévreux, où je t'accueille. Bien insatisfaisante traduction ! surtout pour le mot *Schoss*, qui est bien plus sensuel que « sein ».

Ayant récité « Melusine » jusqu'à son dernier vers : *Ich habe keine Seele*, aveu définitif de l'érotisme pur, je fais surgir en moi certains des vers les plus voluptueusement récitable de Charles Baudelaire, comme « À une Madone » [46], « Le Balcon » [45] ou « Le Beau Navire » [49].

Où situer la rencontre entre *homo sapiens* et la poésie ?

Ce qui distingue notre espèce des autres espèces vivantes connues, c'est, selon mon ami Michael Gibson, anthropo-

logue raffiné, notre recherche d'une fin et non plus seulement de causes, notre incurable téléonomie. Caractéristique subtile et contraignante. La croissance du cerveau, la prodigieuse prolifération des neurones et des synapses qui y constituent leurs infinis ballets, font de ce vivant un être de pensée tourné vers le sens. À sa présence éphémère sur terre, il va donner un but et une signification. Et qui dépassent son existence personnelle, engagent ceux d'avant et ceux d'après, rendent pertinente la construction de tombes pour les morts, ajoutent une nouvelle dimension au discours.

Au commencement, dit l'Évangile, était le Verbe. Avant lui, s'il existe un avant pour nos ancêtres, les échanges à l'intérieur du groupe se faisaient par cris ou par gestes. Le verbe émerge, mystérieux, du besoin d'affiner, mais aussi de stabiliser la communication. Il impose sa règle, permet de nommer les êtres et les choses, de donner valeur et sens aux vivants et aux morts, à ceux que Valéry dans l'une des plus fortes strophes du « Cimetière marin » appelle :

*Pères profonds, têtes inhabitées,  
Qui sous le poids de tant de pelletées,  
Êtes la terre et confondez nos pas.*

Non seulement le verbe distingue ceux qui l'ont de ceux qui ne l'ont pas encore, mais à l'intérieur de chaque groupe, ceux qui en ont la maîtrise de ceux qui bafouillent, qui parlent mal ou qui parlent autrement, les Autres, donc les Barbares. Ce mot grec sonne comme une voix incompréhensible, un charabia.

Ceux qui se sont rendus maîtres du verbe, du discours, sont les dominants. Ils imposent ce verbe, leur verbe, dès leurs

premières années aux enfants du groupe. Il va servir de passeport à leur entrée dans la vie commune.

Mais vont s'en servir aussi ceux qui n'acceptent pas la maîtrise des dominants ou qui la soumettent au doute. Les poètes sont les premiers contestataires et les récits qu'ils forment avec les mêmes mots dans la même langue se réclament d'une réalité antérieure, supérieure, qui remet à leur place les puissants du jour.

Ainsi se superposent dans chaque société humaine les mots de la langue commune, asservis par la règle imposée, et les mots du mythe, auxquels les puissants vont être contraints de se référer, même si ces mots les contestent et relativisent leur autorité. Et ces mots-là sont créateurs d'un « imaginaire » lesté de magie, où le son enchante et fait résonner au cœur de la langue commune ce qu'elle véhicule aussi – et peut-être depuis toujours –, à côté de son usage quotidien, de mystérieux et d'enthousiasmant.

L'enthousiasme, l'éblouissement par le divin, définit l'effet recherché par le verbe poétique, justement par le signe qu'il fait à ce que la société n'a pas conservé de son « aura » originelle. En flattant à la fois l'oreille et la vue, le poète soustrait ceux qui l'écoutent – et si c'est un récitant ceux qui le regardent – aux contraintes de l'ordre établi.

Cette mission, nous sentons bien qu'elle a été portée par les textes fondamentaux, jamais explicites, souvent ambivalents, voire polyvalents, des grandes religions, par la Bible, les Évangiles, le Coran, mais aussi par Hésiode et Homère, par les épopées de Mésopotamie, de Perse, de Géorgie, d'Inde et de Chine, par *Gilgamesh*, le *Mahābhārata*, le *Tao te King*.

Jadis ces textes étaient recueillis et retenus dans la mémoire des hommes de culture. Leur récitation faisait partie de la formation et de la configuration de leur esprit. Comme j'aurais voulu apprendre par cœur l'*Odyssee*, avoir non seule-

ment ces récits mais les hexamètres eux-mêmes présents dans ma mémoire et pouvoir les en faire sortir à volonté ! Il ne m'en reste que les deux premiers :

Ἄνδρά μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, ὃς μάλα πολλὰ  
πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσε

ANDRA MOI ENNEPE, MUSA, POLUTROPON OS MALA POLLA  
PLAGKHTHE, EPEI TROIES IEROI PTOLIETHRON EPERSE

« Muse, dis-moi le héros aux mille expédients, qui tant erra, quand sa ruse eut fait mettre à sac l'acropole sacrée de Troade. » (Le sens y est, mais la sonorité?)

La figure de l'aède se situe, autant par l'amplitude des messages que par la musicalité de ses rythmes et de ses mètres, au sommet de la hiérarchie poétique dans la culture méditerranéenne dont je me sens l'héritier. Aristote dans sa *Poétique*, Platon dans sa *République* lui accordent la première place, juste avant la tragédie et bien avant la poésie lyrique. Et pourtant Sapho et Alcée ont rivalisé pour faire de Lesbos la crèche sublime des mètres lyriques. Pindare et Anacréon se sont vu élever des statues à Thèbes et à Athènes.

Dans le monde celtique, la poésie est plus souveraine encore. J'en ai franchi le seuil, et avec quelle gourmandise, à la lecture de Robert Graves, et de son livre initiatique, *La Déesse blanche*, découvert à l'âge de trente ans et qui est resté longtemps à mon chevet. Elle marque une étape importante dans mes relations avec cet espace spirituel où les mythes, les traditions religieuses, les symboles et les allégories nourrissent la poésie et se nourrissent d'elle. Graves m'a appris qu'en Irlande, jadis, les bardes avaient préséance sur les nobles, et que les ollaves, situés au sommet de la hiérarchie poétique,

## Du même auteur

Danse avec le siècle  
*Seuil, 1997 et 2007*  
et « *Points* », n° P2622

Dix pas dans le nouveau siècle  
*Seuil, 2002*

Indignez-vous!  
*Éditions Indigène, 2010*

Citoyens sans frontières  
Conversations avec Jean-Michel Helvig  
*Pluriel, 2011*

Engagez-vous!  
Entretiens avec Gilles Vanderpooten  
*Éditions de l'Aube, 2011, 2013*

Tous comptes faits... ou presque  
*Libella-Maren Sell, 2011*  
et « *Pocket* », n° 15196

Le Rescapé et l'Exilé  
Israël-Palestine, une exigence de justice  
(avec *Elias Sanbar*)  
*Don Quichotte éditions, 2012*

Exigez! un désarmement nucléaire total  
(avec *Albert Jacquard et Observatoire des armements*)  
*Stock, 2012*

Vivez!  
Entretiens avec Édouard de Hennezel et Patrice Van Eersel  
*Carnets Nord, 2012*

Pourquoi y a-t-il des gens racistes ?  
(avec Sophie Bordet-Petillon et Élodie Durant)  
*Bayard Jeunesse, 2012*

À nous de jouer !  
Appel aux indignés de cette terre  
*Autrement, 2013*  
et « J'ai lu », 2014

Ma philosophie  
Entretiens avec Nicolas Truong  
Dialogue avec Edgar Morin  
*Éditions de l'Aube, 2013*

Palestine, la trahison européenne  
(avec Véronique de Keyser)  
*Fayard, 2013*

Dessine-moi un homme  
(avec Pascal Lemaître)  
*Éditions de l'Aube, 2016*



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO, S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2017. N° 137255 (000000)  
*Imprimé en France*